

Donner lieu au théâtre. *Du pépin à la fissure*

Christian Saint-Pierre

Numéro 109 (4), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2003). Compte rendu de [Donner lieu au théâtre. *Du pépin à la fissure*]. *Jeu*, (109), 20–22.

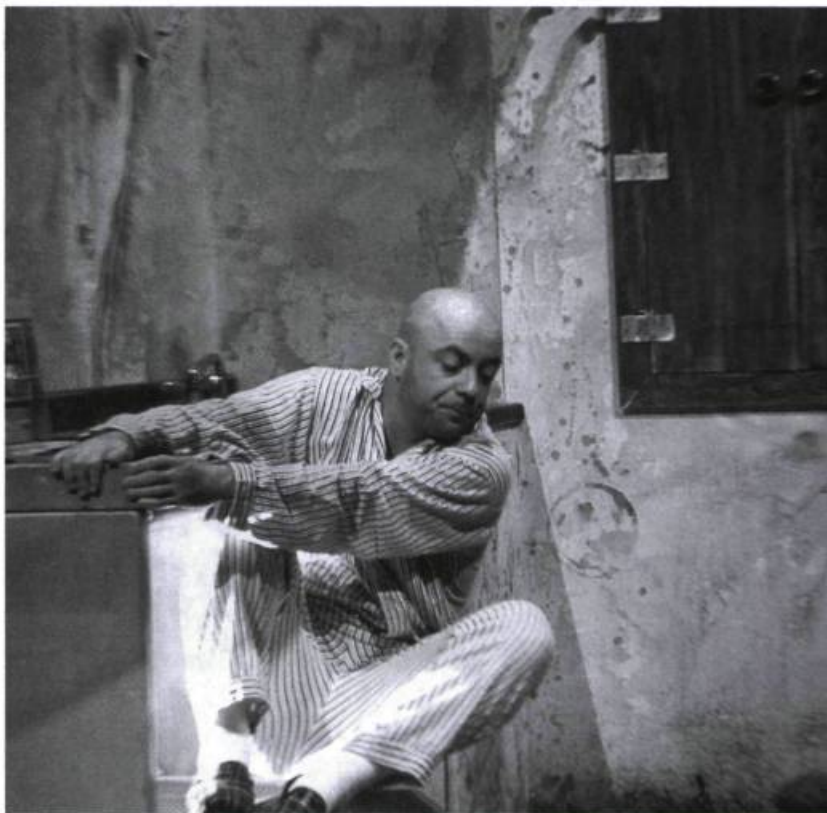
Donner lieu au théâtre

Après avoir remporté plusieurs distinctions, dont le Masque de la production franco-canadienne en février 2001, le Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO) ouvrait la nouvelle saison de la Licorne avec la reprise de sa production à succès, *Du pépin à la fissure*. Enraciné dans l'univers unique du poète par excellence de l'Ontario francophone, Patrice Desbiens, ce spectacle est le fruit d'un très heureux métissage. Le directeur artistique du TNO, André Perrier, et l'acteur d'origine belge Alain Doom sont allés au bout de leur passion pour les textes de Desbiens en imaginant cette première incarnation théâtrale de l'œuvre du poète. Originaire de Timmins, Patrice Desbiens publie depuis 1974 des recueils, dont plusieurs ont été récompensés.

La première partie du spectacle s'appuie sur un récit poétique paru en 1996, *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*. Ce premier segment nous entraîne dans l'enfance d'un poète (double de Desbiens).

Dans un décor rudimentaire évoquant à la fois une salle de classe et une petite cuisine des années 50, un homme médite sur ses peurs de jeune garçon, ses espoirs de création et ses ambitions artistiques, à contre-courant des valeurs traditionnelles dans lesquelles il a grandi. S'entremêle aussi à son discours l'expression de sa difficile condition de francophone dans un milieu anglophone. Mais ce dont il est question par-dessus tout, c'est du souvenir de la mère dont il refuse avec acharnement d'accepter la disparition.

Dans le jeu d'Alain Doom, un acteur dans la trentaine, s'expriment avec autant de conviction la frustration agressive de l'adulte que la tristesse furieuse de l'enfant. Les dessins et les lettres que celui-ci trace sur le tableau et la table forment, en amalgamant les jeux candides de l'enfance et le langage du poète, une représentation scénique du monde intérieur du personnage. Je



pense, par exemple, à ce moment où les traits accumulés sur le tableau pour évoquer les croix du cimetière finissent par former le dessin du corps à l'horizontal de la mère morte. Si au début nous sommes exposés à l'étrange et indéfinissable accent de Doom, une fois l'oreille habituée, nous commençons à apprécier cet amalgame entre l'accent belge et la langue singulière, constellée de termes anglais et d'anglicismes, des Franco-Ontariens. La sonorité créée par cette rencontre devient en quelque sorte la langue du spectacle, offrant une cohérence et une musicalité unique à l'ensemble de la partition textuelle. Doom nous captive, son ton très engagé et son investissement physique fascinent. Très rapidement, il installe une relation avec le spectateur qui n'est pas sans rappeler celle qu'instaure d'ordinaire un conteur.

Dans la seconde partie, s'appuyant sur *la Fissure de la fiction*, un texte paru en 1999, on retrouve le même personnage, maintenant poète affirmé ayant publié quelques

Du pépin à la fissure

TEXTES DE PATRICE DESBIENS. MISE EN SCÈNE : ANDRÉ PERRIER ;

SCÉNOGRAPHIE : LAURENT VAILLANCOURT ; ENVIRONNEMENT

SONORE : DANIEL BÉDARD ; ÉCLAIRAGES : MICHEL CHARBONNEAU ;

EFFETS SPÉCIAUX : GÉRALD BEAULIEU. AVEC ALAIN DOOM.

PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO, PRÉSENTÉE

À LA LICORNE DU 21 AU 30 AOÛT 2003.

recueils. Seul dans le petit appartement montréalais où il a depuis emménagé, il est terrassé par l'angoisse impitoyable de la création. C'est qu'il a décidé de faire le grand saut, celui de la fiction, la « vraie » comme il le dit. Le poète veut se faire romancier. Le drame, c'est qu'il n'y parvient pas et que cette incapacité est en train de se transformer en un monstre qui le fait errer aux abords de la folie et menace de le faire sombrer pour de bon dans la fissure de la fiction. Ce passage à la forme romanesque est

le prétexte à une vaste remise en question du créateur, de ses capacités et de son rôle d'écrivain dans une société qui exige peut-être trop de lui sans offrir quoi que ce soit en retour.

La conception scénographique de cette seconde partie, beaucoup plus vaste et complexe que la précédente, impressionne réellement. Sur scène est représenté un modeste appartement ; s'y trouvent une table, un petit coin cuisine avec réfrigérateur et cuisinière, une porte sans murs et un lit. Au premier abord, on ne dirait pas que ce décor, signé Laurent Vaillancourt et Gérard Beaulieu, est une véritable boîte à surprise. Or, au fur et à mesure que la folie du personnage progresse, le lieu dans lequel il vit devient l'incarnation même de sa perte de repère. C'est ainsi qu'il est avalé par son réfrigérateur puis recraché par sa cuisinière, que les armoires claquent, que les objets se meuvent, que les murs tremblent et se fissurent et que le sol émet des bruits insoutenables lorsqu'on le foule. Le personnage évolue sur une corde raide, à cheval entre le réel et l'imaginaire, le rêve et la folie. Cet état schizoïde rappelle évidemment celui provoqué par la surconsommation d'alcool ou de drogues, mais on a ici affaire à un ennemi tout autre. Le poète est terrorisé par la somme de tous les romans déjà écrits qui menace en quelque sorte son passage à la fiction. La centaine de livres se déversant par la porte de l'appartement illustre bien l'angoisse profonde du créateur.

Alain Doom est particulièrement leste dans cette mise en scène très exigeante tant d'un point de vue physique que langagier. Il nous entraîne dans l'enfer où il sombre. Il bondit, s'accroche, se hisse, se propulse avec agilité. Il parvient à rendre avec beaucoup de fraîcheur l'humour de ce texte, essentiel à son assimilation par le spectateur. Si le décor prend beaucoup d'importance, ce n'est jamais au détriment de l'acteur qui

Du pépin à la fissure, à partir des textes poétiques de Patrice Desbiens, mis en scène par André Perrier. Spectacle du Théâtre du Nouvel-Ontario, présenté à la Licorne en août 2003. Photo: Jules Villemaire.

se livre avec détermination à un véritable duel, et ce jusqu'à la finale où il est définitivement englouti par son lit.

Cette production du TNO, une compagnie de Sudbury vouée au théâtre de création depuis 1971, mérite amplement les récompenses qu'elle a récoltées. La cohérence de cette adaptation est à souligner. Utiliser un matériau poétique pour un spectacle de théâtre est toujours un choix risqué. Ce passage à la scène est si réussi que le spectateur, sans avoir jamais le sentiment d'assister à une lecture de poésie, finit par oublier que Desbiens est d'abord un poète. La mise en scène et le travail de l'acteur sont ancrés dans l'action à un point tel que la langue déjà très concrète de Desbiens n'a d'autre choix que d'épouser cette volonté et de donner lieu au théâtre. **■**